

# Amours, désirs et bogues

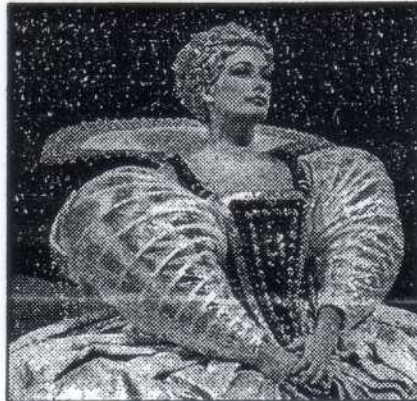
SONIA SARFATI

Quatre femmes, quatre hommes. À la tête de chaque groupe, un personnage royal. Le prince de France chez les unes. Le roi de Navarre chez les autres. Ils, les gars, ont prêté serment : ils se consacreront à l'étude pendant trois ans. Pas d'amours, pas de désirs. Jusqu'au bogue : les filles arrivent à la cour. Belles, conquérantes. Ils succomberont. Elles se méfieront. Ils avanceront. Elles reculeront.

Ainsi en va-t-il de la trame de *Peines d'amour perdues* de Shakespeare, présenté au Théâtre Denise-Pelletier dans une mise en scène de Manon Vallée. Une production que l'on ne peut voir sans repenser au *Menteur* de Corneille présenté en novembre sur la même scène. Repenser et comparer. Après tout, ce sont deux pièces d'époque. Deux pièces aux distributions imposantes et composées de jeunes comédiens pour la plupart peu connus. Deux pièces en chassés-croisés amoureux dans lesquelles amour rimera peut-être avec toujours (mais rien n'est moins sûr) et où un quiproquo chasse l'autre — à moins qu'il ne cède le pas à un imbroglio.

Là s'arrête la comparaison du contenu et commence celle du contenant. Martin Faucher a eu un éclair de génie en présentant l'oeuvre de Corneille à la manière d'un film de Rohmer. Manon Vallée a opté pour une mise en scène plus conventionnelle, ne jouant pas de l'anachronisme. Un choix qui lui va bien : sa vedette à elle, celle de son spectacle, s'appelle Shakespeare.

Sauf que *Peines d'amour perdues*



Les costumes sont signés Yves Gaudin.

n'est pas, du moins en traduction, le meilleur Shakespeare. Pièce sur la langue, elle contient en version originale plus de 200 jeux de mots. Le traducteur Maurice Roy n'a donc pas eu la partie facile. Et s'il a réalisé bien des tours de force (Holoferne parlant du hère et du cerf — le premier étant un cerf... « sans c » ou sensé —, est une pièce d'anthologie), d'autres passages sont plus lourds, ou laissent pressentir qu'on vient de rater quelque chose.

Un problème qui s'ajoute à la structure déjà emberlificotée de la pièce : aux agissements des nobles répondent ceux du peuple — car, là aussi, on s'aime et se trahit. Le fil rompu chez les « grands » reprend son cours chez les « petits », et ainsi de suite. Bref, à cause de tous ces personnages à présenter et de cette imposante structure à mettre cela en place, la pièce prend du temps à décoller. D'autant que les acteurs, peut-être à cause d'une di-

rection trop molle, ont tendance à poser ou à relâcher leur attention quand ils ne sont pas dans le feu de l'action.

Parmi eux, ces « clowns shakespeariens » que sont les duos formés de Guy Vaillancourt et François Sasseville (Nathaniel et Holoferne), Claude Tremblay et Caroline Roberge (Trognon et Jacquinette), Louis Champagne et Hugolin Chevrette-Landesque (Armado et La Motte), jouent volontairement gros et s'attirent bien des rires. On pense à la commedia dell'arte. Chez les nobles, se sont le roi de Navarre et Biron (Hugo Giroux et Bruno Marcil) et la princesse de France et Rosaline (Anick Lemay et Hélène Bourgeois-Leclerc) qui se démarquent. Ainsi le veut leurs rôles.

Pour accueillir leurs ébats mouvementés, le décor d'Yvan Gaudin est efficace et d'une lisse sensualité, il est complice des jeux d'amour et du hasard des comédiens. De même que les costumes, extrêmement nombreux, qu'il signe aussi. D'où une continuité visuelle qui sert le sous-texte de la pièce : au fil des actes, les hommes ajoutent pourpoints et brocarts tandis que les dames allègent leur mise.

Comme quoi, ils ne sont pas, ne sont jamais sur la même longueur d'ondes. Plus ça change...

*PEINES D'AMOUR PERDUES* de Shakespeare, mis en scène par Manon Vallée assistée par Claudine Paradis. Scénographie et costumes : Yvan Gaudin. Lumière : Claude Cournoyer. Musique originale : Jean Lambert. Au Théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 8 avril.

# Peine perdue!

par Julie Rouleau

**I**l en faut peu au cœur romantique pour être transporté vers des mondes d'exaltation divine ou de spleens infernaux. Une simple scène d'amour et le voilà à fleur de peau. Pourtant, *Peines d'amour perdues*, une pièce où les prétextes aux scènes d'amour ne manquent pas, laisse même un cœur sensible de glace.

Comédie écrite par le très célèbre dramaturge anglais William Shakespeare, *Peines d'amour perdues* se veut une œuvre abordant les thèmes de la tentation sexuelle et de la séduction. En ayant assez des plaisirs et des frivolités, Ferdinand, roi de Navarre, propose aux trois seigneurs de sa cour un pacte selon lequel ils promettent de consacrer les trois prochaines années de leur vie exclusivement à la pensée et à l'étude. Quelque peu inconscients des conséquences d'un tel sacrifice sur leur vie mondaine, les quatre hommes acceptent d'emblée, se voyant déjà encore plus savants. Mais voilà que l'arrivée de la princesse de France, accompagnée de ses trois suivantes, vient bouleverser les plans des seigneurs bien intentionnés. Tombant amoureux chacun à leur tour, les quatre

comparses manigancent tours et cochotteries pour déclarer leur amour sans faillir à leur promesse devant leurs compagnons.

## Du plomb dans l'aile...

Alors que *Peines d'amour perdues* promet des moments cocasses et d'autres plus tendres, elle faillit à ses tâches. La pièce, qui se veut une comédie, ne fait jaillir aucun éclat de rire. Pourtant, elle est reconnue parmi les œuvres de Shakespeare pour ses nombreux artifices volontaires du langage et ses jeux de mots amusants (quelques 200 différents dans la version originale anglaise). Erreur du traducteur? Maurice Roy, à qui est revenu le travail de traduire ce texte en français, n'a certainement pas eu la tâche facile. Il s'agit véritablement

ment d'un tour de force que de transposer un humour d'une langue à une autre, d'une culture à une autre. Malheureusement, Roy n'y parvient pas, mis à part cette scène où le pasteur et le maître d'école composent un poème sur la chasse, hésitant quant à l'emploi du mot « herre » qui est en fait un « cerf sans c » (sensé).

D'autre part, les scènes d'amour entre les huit personnages atteints par les flèches de Cupidon ne donnent pas lieu à des palpitations chez les cœurs sensibles. Il est vrai que la pièce est avant tout une comédie, d'où le traitement humoristique des jeux de la séduction, mais il n'en reste pas moins que le sentiment d'amour doit être vrai. Ce n'est malheureusement pas le cas avec *Peines d'amour perdues*. Le spectacle donne lieu à des envolées lyriques sans profondeur. Les comédiens ont du mal à cristalliser cet amour qui, supposément, les habite.

## ...n'empêche pas de voler

Heureusement, le support technique de la pièce est digne de mention. Les décors sont en effet bien pensés et habilement utilisés. L'idée des images projetées sur la toile arrière pour donner divers décors est ingénieuse, d'autant plus que les ombres sont plus vraies que nature. Quant aux costumes, nul besoin de dire qu'ils font rêver tous les amateurs: robes à corseaux et corsets, masques de soirée, perruques et maquillage chez les demoiselles; bottes de cuir montant jusqu'aux cuisses, chemises blanches, par-dessus de velours et épées effilées chez les hommes. Le chevaleresque à son meilleur, quoi!

## Une jeune distribution

Pour cette pièce, la metteuse en scène, Manon Vallée, a décidé de miser sur la relève du milieu théâtral. Dans la distribution, on retrouve en effet des noms encore inconnus ou alors de récentes découvertes: Hugo Giroux (Ferdinand), Bruno Marcil (Biron), Frédéric de Granpré (Longueville), Clermont Jolicoeur (Dumaine), Anick Lemay (La princesse de France), Hélène Bourgeois-Leclerc (Rosaline), Véronique Clusiau (Marie), Julie Le Breton (Catherine) et d'autres encore. Voulant sans doute donner un coup de pouce aux jeunes comédiens qui veulent se tailler une place au soleil, Manon Vallée nous donne la chance de découvrir les talents de Hugolin Chevrette-Landesque (La Motte), de Bruno Marcil (Biron) et de Hélène Bourgeois-Leclerc (Rosaline). Avec leur fraîcheur et leur justesse, ces comédiens se démarquent de la troupe.

Somme toute, *Peines d'amour perdues* déçoit. C'est dommage puisque l'effort de la troupe est significatif. Pourtant, on a beau se dire qu'un dialogue du tonnerre se cache dans la prochaine scène, que la blague sera plus drôle dans la prochaine envolée, que c'est le rythme de la pièce qui fait que l'acte semble ne plus finir, on décroche. C'est peine perdue! ☹



Manon Vallée

t h é Â T R E

# Passion à l'anglaise

Catherine Hébert

Un coup de foudre pour le grand Will. Voilà ce que **Manon Vallée** a ressenti en se frottant à sa première mise en scène d'un Shakespeare, il y a quelques années. Depuis, la comédienne, auteure et metteuse en scène ne vit que pour son Roméo, dont elle a monté plusieurs œuvres lors d'ateliers donnés au Cégep de Saint-Hyacinthe. «Je l'aime parce qu'il tire le meilleur de mes deux passions: le théâtre et la philosophie. C'est un homme du peuple, comme moi, qui ne suis pas une universitaire», s'enthousiasme celle qui s'est fait connaître sur les scènes de Québec avant de s'établir à Montréal.

«J'éprouve une passion folle pour Shakespeare, et je ne suis pas la seule! Tous ceux qui l'aiment s'enflamment quand ils en parlent.» Selon elle, les fans

de l'auteur le plus joué au monde éprouveraient un immense plaisir à discuter de l'objet de leur engouement. «Il y a plus de sites Internet consacrés à Shakespeare qu'à Madonna ou à toute autre star. Le seul qui le bat, c'est Jésus-Christ!» Manon Vallée s'est donc entourée de passionnés pour préparer la toute première représentation en français au Québec de *Peines d'amour perdues*.

Pourquoi cette aficionada de Shakespeare a-t-elle choisi de mettre en scène une comédie souvent qualifiée de mineure, voire faible, et réputée intraduisible? «C'est une suggestion du directeur du théâtre, **Pierre Rousseau**, qui avait vu cette pièce à Londres. Sa saison théâtrale est composée d'œuvres dans lesquelles les héros sont jeunes. *Peines d'amour perdues* met en scène huit jeunes gens qui expérimentent l'amour.» Dans cette comédie, le jeune roi Ferdinand et trois de ses compagnons



Cynthia Boileau

**Manon Vallée: «Il y a plus de sites Internet consacrés à Shakespeare qu'à Madonna ou à toute autre star.»**

reçoivent la visite de la princesse de France et des trois demoiselles de sa suite. Bien qu'ils aient prêté le serment de renoncer à tous les plaisirs, les jeunes hommes feront une cour empressée à

leurs visiteuses, qui se laisseront chanter la pomme jusqu'à ce qu'un drame interrompe leurs badinages amoureux. «Chacun n'aura pas sa chacune...», prévient Manon Vallée.

«L'ambur, la vie et la mort sortent au centre de cette comédie shakespearienne bourrée de jeux de mots et écrite dans une langue imagée, traduite pour l'occasion par **Maurice Roy**. Dix-sept comédiens s'y poseront la question «Aimer ou ne pas aimer?». «La distribution est composée de gens de toutes les tendances, de toutes les écoles, de tous les âges. Je voulais donner du travail aux jeunes.» Les comédiens seront vêtus d'imposants costumes, confectionnés par **Ivan Gaudin**, un «patenteux extraordinaire», selon Manon Vallée; tandis que la scène sera dépouillée au maximum.

Sans avoir l'impertinence d'un Alexandre Marine, qui avait offert un *Hamlet* décoiffant l'an dernier, Manon Vallée souhaite communiquer en toute simplicité sa passion pour le dramaturge anglais au jeune public du Théâtre Denise-Pelletier. «Shakespeare, c'est Dieu! Il réussit à réunir le meilleur des deux mondes: celui de la tête et celui du cœur. C'est pourquoi les rois, comme le peuple, se retrouvaient dans son théâtre.» Reste à voir si les ados d'aujourd'hui se sentiront interpellés par cette pièce sur «l'amour de la vie dans la mort...»

JUSQU'AU 8 AVRIL

Au Théâtre Denise-Pelletier